



ANALYSE

2016/02

DES ACTES AVANT DES MOTS

Des actes avant des mots

Des actes avant des mots, cette expression martiale nous plonge dans une dynamique guerrière, un champ lexical appelant à l'action plutôt qu'au dialogue, au combat plutôt qu'à la relation humaine constructive, à la barbarie plutôt qu'à la civilisation. Après les attentats de Paris du vendredi 13 novembre 2015, la France dit vouloir punir, éradiquer la menace, exterminer cette « armée de terroristes », pour reprendre les termes exacts de François Hollande.

On gonfle le torse. Il faut paraître fort, montrer qu'on maîtrise la situation. Pour cela, la posture guerrière est diablement plus efficace que celle de la diplomatie et du processus, intrinsèquement lent et peu médiatique, de la discussion et de l'intégration. L'on en vient à préférer l'efficacité immédiate de la guerre à la progressivité du dialogue.

Pourtant, la solution à long terme ne se trouve pas dans la violence. Les échecs retentissants de l'ensemble des guerres menées par l'Occident lors de ces dernières décennies (Afghanistan, Irak, Lybie, etc.) sont là pour en témoigner. Ces derniers conflits, et plus particulièrement l'intervention américaine en Irak, sont même désormais reconnus comme étant à l'origine de la déstabilisation de toute une région du globe. Quelle que soit l'origine du problème, la réponse militaire a, jusqu'à présent, mené à une opposition toujours plus forte des populations locales envers les Occidentaux. La guerre entraîne la guerre, la radicalisation entraîne la radicalisation, la mort entraîne la mort.

Est-il pour autant condamnable de vouloir lutter et réagir avec force lorsque l'on a le sentiment que la manière douce ne fonctionne pas ? N'est-il pas possible de légitimer la guerre ? Peut-on réellement blâmer ceux qui se battent pour défendre leurs valeurs ou leur cause ?

Toutefois, tolérer le recours à la force d'un côté ne revient-il pas à légitimer également l'inévitable riposte de l'autre ? Admettre cela, revient-il, quelque part, à donner également un sens et du crédit à ceux qui font exploser leurs bombes au nom d'une cause qu'ils pensent juste et historique ?

Dans ce contexte des attentats de Paris, cette réflexion peut, peut-être, déranger. L'émotion est certainement trop forte et les sensibilités trop exacerbées pour admettre une prise de distance par rapport aux réponses que tente de donner un gouvernement français aux abois et groggy par la perte insupportable de tant de ses concitoyens.

Quand les mots ne suffisent plus

Toutefois, aussi étonnant que cela puisse paraître, cette réflexion sur l'usage de la violence comme levier d'action, cette relation complexe entre dialogue et force ne prend pas racine dans ces attentats odieux. Ce questionnement trouve son origine dans le propos central du film « The suffragettes » sorti, hasard du calendrier, deux jours à peine avant les attentats de Paris.

Cette œuvre retrace l'histoire de la première vague du féminisme dont l'objectif était d'aboutir par tous les moyens à la reconnaissance des droits des femmes qui étaient alors la propriété de leur mari et dont la seule valeur reconnue par la société était celle d'être mère et épouse.

Leur infantilisation institutionnalisée ne pouvait ainsi prendre fin que par l'obtention du droit de vote pour toutes les femmes.

Ainsi, après une première impulsion basée sur la discussion et de vaines tentatives d'interpellation du gouvernement, le film nous montre comment le mouvement d'obtention du droit de vote se radicalisera afin d'être pris au sérieux par la population et les instances dirigeantes. À la leçon donnée par le Premier ministre Lloyd George sur les bienfaits de l'éloquence, les suffragettes, désabusées par le dédain de la classe dirigeante, répondront : « des actes avant des mots » et décideront de se faire entendre coûte que coûte. Elles deviendront, de ce fait, selon les termes de leur figure de proue Emmeline Pankhurst, les soldats d'une guerre civile menée par des femmes pour les femmes.

Parallèlement à cette histoire globale du mouvement, ce film suit le parcours de l'héroïne, Maud, ouvrière dans une blanchisserie, épouse d'un de ses collègues et mère d'un jeune garçon. Celle-ci, abusée depuis des années par son patron, n'en peut plus de sa situation et développe de plus en plus de sympathie pour le combat des suffragettes. Bien vite, elle se retrouve entraînée dans cette lutte et plongera progressivement dans les actions clandestines au fur et à mesure des coups de matraques de la police, des incarcérations dans des cellules sordides, de la mise au ban de son quartier, du rejet de son mari et finalement de la perte définitive de son fils.

Historiquement, si le personnage de Maud est peu conforme à l'origine plus généralement bourgeoise des militantes pour le droit des femmes de la première vague, le reste du film est d'une excellente facture et les faits et les ambiances sont retracés avec justesse. Les suffragettes ont réellement procédé à des attaques contre les moyens de communication londoniens de l'époque. Elles ont également procédé à la destruction de la maison d'un ministre. Mais par-dessus tout, elles ont également vu l'une des leurs, Emily Davidson, se sacrifier lors d'une course hippique pour attirer le regard sur leur combat et devenir du même coup, martyre de la cause des suffragettes.

Cette histoire de vies sacrifiées au service d'une cause plus grande est donc également celle d'un glissement progressif vers la radicalisation de l'action. Lorsque l'on n'a plus rien à perdre, la révolte et l'usage de la force sont plus aisés. Lorsque l'on vous a tout pris, le recours à la violence paraît plus facile à admettre et à assumer.

La nécessité fait loi

Martyre, attentat, sacrifice, séjour carcéral, occupation de l'espace médiatique, rhétorique martiale, les ingrédients de ce combat violent pour l'obtention des droits de vote des femmes en Angleterre nous renvoient à notre funeste actualité parisienne. Dès lors, une question se pose. Dans ces circonstances-là, le recours à la violence est-il plus légitime que dans le contexte actuel ? Est-il plus supportable, plus admissible ?

Comment une association telle que la nôtre doit-elle se positionner face à cette utilisation de la violence pour la reconnaissance des droits des femmes ? D'autant plus que selon les historiens du féminisme, même s'il est difficile de mesurer l'impact réel de ces actions, il est clair que cela a permis à ces revendications de sortir de l'ombre et d'occuper l'espace médiatique et politique¹. La violence devient-elle légitime lorsqu'elle est efficace et qui plus est, utilisée pour une cause jugée par les générations suivantes comme juste et profondément humaniste ?

Répondre à cette question est tout simplement impossible. Déjà à l'époque, au sein même du mouvement des suffragettes, les divisions autour de la dialectique violence-efficacité étaient profondes et inconciliables.

¹ Voir les propos de Muriel Andrin, chargée de cours à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'ULB dans l'émission *Un jour dans l'histoire* du 12 novembre 2015. www.rtb.be

Cette question a même conduit au déchirement définitif de la famille de la cheffe de file du mouvement, Emmeline Pankhurst.

Cette question est d'autant plus complexe qu'elle rejoint une autre interrogation philosophique fondamentale : la fin justifie-t-elle les moyens ? À l'instar des suffragettes, en s'alliant avec Vladimir Poutine et donc Bachar el-Assad, François Hollande semble répondre à cette question éternelle par l'affirmative. Mais n'est-ce pas, là aussi, le point de vue des fanatiques de l'Etat Islamique ?

La violence n'est jamais constructive

Il n'est bien sûr pas souhaitable de comparer la destruction de boîte aux lettres anglaises du début du XX^{ème} siècle aux attentats aveugles et ignobles perpétrés à Paris ce vendredi 13 novembre 2015. Toutefois, notons que la violence n'est, par définition, jamais constructive. Étant intrinsèquement liée à la destruction de l'ordre et à l'établissement du chaos, elle ne peut procéder à l'élaboration de rien durable.

Dès lors, si au regard de l'Histoire, le désespoir des suffragettes, superbement ignorées et rejetées par la société, les a presque mécaniquement poussées vers l'action violente, n'oublions pas que c'est ce même désespoir et ce même abandon de la société qui poussent certains dans les crocs du fanatisme islamique.

Les recruteurs et autres imams radicaux ont compris qu'il faut avant tout écouter ce que les jeunes désorientés par le chômage et la pauvreté ont à dire et leur témoigner de l'intérêt. Et si nous ne voulons pas que l'usage d'une violence aveugle se perpétue encore et encore, nous devons, nous aussi, mieux écouter cette population esseulée et fragilisée. Nous devons impérativement arrêter cette mécanique d'exclusion et de négation de l'autre. Car, de toute évidence, si c'est elle qui a poussé les suffragettes à utiliser la voie de la violence, c'est encore elle qui pousse chaque jour un peu plus nos jeunes dans la quête d'un salut mortel et destructeur.

Dans ce contexte, en tant que mouvement d'éducation permanente, nous ne pouvons souscrire à la phrase de madame Pankhurst « des actes avant des mots ». Ce sont nos mots, nos marques de soutien et nos politiques migratoires intégratives qui proposeront une solution certes lente mais durable à ce climat de terreur. Une nouvelle guerre ouverte dans cette région du globe n'aboutira, comme les précédentes, qu'à une radicalisation encore plus massive et globale de ces populations exclues et désorientées. L'histoire est aussi là pour nous montrer le chemin qu'il reste à parcourir et les erreurs à ne plus commettre à l'avenir.

Corentin de Favereau,
Chargé d'études et d'analyses ACRF



Avec le soutien de



Cette analyse est disponible au format PDF sur notre site Internet www.acrf.be

L'ACRF-Femmes en milieu rural souhaite que les informations qu'elle publie soient diffusées et reproduites. Toutefois, n'oubliez pas, dans ce cas, de mentionner la source et de nous transmettre copie de la publication.

Merci !